
AUX LECTEURS.

Les noms étant les signes des choses, il en résulte qu'en cherchant l'origine des uns on touche nécessairement à celle des autres; et un ouvrage étymologique devient en conséquence une sorte d'encyclopédie. Aussi les vingt livres de Saint Isidore évêque de Séville, sous le titre d'origines et étymologies, forment véritablement un ouvrage encyclopédique, et à cet égard les étymologies, ainsi que celles des auteurs latins qui l'avoient précédé, quelque fausses et absurdes qu'elles puissent être, ne laissent pas d'être instructives. Mais c'est surtout avec l'histoire, et la géographie que la science étymologique est liée par un double rapport; car elles s'entraident mutuellement et servent l'une à l'autre d'introduction. L'étymologiste ne marchera jamais d'un pas bien sûr dans les re-

cherches sans le secours de l'histoire; et l'historien ne jettera quelque jour sur les siècles obscurs qu'avec cette profonde connoissance des langues qui constitue la science étymologique *). Aussi le savant Mr. Pinkerton dans sa docte dissertation sur les Scythes et les Goths paroissant d'abord contraire au goût dominant pour les étymologies, finit par convenir que le langage est le guide le plus sûr dans les recherches sur les origines des nations. Faisant ici abstraction des grandes révolutions inconnues de notre globe, l'histoire ancienne, malgré les fables dont elle est mêlée, nous prouve suffisamment que le genre humain s'est propagé de l'Orient à l'Occident, et que par conséquent c'est de l'Asie que sont venues dans le continent de l'Europe les premières colonies et plus certainement encore la culture et la civilisation. Ce fait incontestable rend raison du rapport que l'on trouve des langues orientales, persane, caldéenne ou indienne, avec les langues du nord-ouest de l'Europe. Tout

l'ensemble des nombreux monuments qui nous restent, et des traditions, que les Grecs et les Romains nous ont transmises, quoique peu constatées dans les détails, ne laisse pourtant pas lieu à douter que des peuples demi-sauvages partant du continent de l'Europe et à-peu-près du centre de l'ancien continent, soit en franchissant les Alpes, soit en passant le golphe Adriatique, se sont jetés dans la péninsule qui fut ensuite appelée *Italie*; tandis que d'autres peuples, sortis aussi originairement du fond de l'Asie, ont abordé non-seulement les îles et les péninsules de la Mer noire et de la Méditerranée, mais toutes les côtes méridionales de l'Europe; et tant les uns que les autres y ont porté le gros fond du langage de leur ancienne patrie primitive.

L'histoire des Juifs plus ancienne et plus sûre que toutes celles de l'antiquité payenne, ne nous apprend pas que ce peuple se soit répandu dans l'Europe avant le siècle d'Alexandre, ni même avant celui des Scipions; d'où l'on conclut que

leur langue n'a point directement contribué à la formation de la langue celtique, ni de la latine. Mais comme d'un côté leurs livres nous assurent que ce peuple avoit des relations continuelles avec les Phéniciens, et que d'ailleurs la langue phénicienne et la judaïque étoient deux dialectes de la caldéenne, on en conclut avec assez de probabilité que beaucoup de mots hebreux ont pu se mêler avec les anciens idiomes européens, avec le Celtique et l'Etrusque et ensuite avec le Latin. C'est ce que les étymologistes qui font venir tant de mots hebreux dans nos langues, semblent n'avoir pas assez relevé; car au reste on auroit de la peine à citer quatre mots que nos langues aient tirés directement de l'hebreux; pas même en parlant le langage ecclésiastique et religieux, quoique notre religion soit venue de la Judée. Je ne saurois effectivement citer d'autres noms d'origine juive que ceux d'*Abbé*, de *Rabin*, et *Sabato*, dont le François a fait *Samedi*. Tous les autres que nous lisons dans l'histoire

juive, tels que *Synedrio*, *Synagoge*, et les titres même de la plus part des leurs livres, passés dans nos langues, sont grecs.

Les conquêtes des Romains dans l'Europe occidentale et les moyens qu'ils employèrent pour introduire dans les pays conquis leur propre langue (qui peu de tems auparavant étoit borné à un petit district de la péninsule) nous font comprendre sans peine qu'elle a dû remplacer l'ancienne langue des Celtes et des Celtibériens. Instruits outre cela par tant de traits de poètes et d'historiens latins, que les Cantabres anciens habitans de la Navarre et de la Biscaye, n'ont jamais subi totalement le joug des conquérans des Gaules et de l'Espagne, nous savons pourquoi leur langue n'a rien de commun avec la françoise ni avec l'espagnole. C'est ainsi que l'histoire des émigrations primitives, des conquêtes, des colonies successives nous conduit à l'origine des langues.

D'un autre côté la connoissance approfondie des mêmes langues, l'analyse, l'étymologie des mots, sert infiniment à dé-

brouiller le cahos de l'antiquité et l'histoire des nations, et nous donne souvent des notions distinctes, justes, et précises de leurs moeurs, de leurs usages, de la forme particulière, et même de l'esprit de leur gouvernement. La langue grecque, la latine et l'ancienne teutonique ou gothique, dont nous avons parlé dans le précédent volume, nous en offrent un grand nombre; et les modernes, dont nous allons parler, n'en fourniront pas moins. La françoise particulièrement nous prouvera qu'une foule de termes sont venus de la chasse, de la vie agricole, de la guerre et de l'esprit de galanterie dominant dans les tems qu'on nomme moyen age. Un coup d'oeil que nous jetterons sur les titres des dignités et des charges généralement d'usage dans nos langues modernes, en nous indiquant la valeur propre du mot radical nous fera connoître ou nous rappellera leur institution, leur destination primitive.

Au reste l'objet de l'ouvrage étant de faciliter la connoissance de cinq langues

principales qu'on parle et qu'on écrit en Europe et dans l'Amérique; j'ai cru le rendre plus utile si après avoir montré de quelle manière nos langues sont nées et se sont formées, je présentois au lecteur l'analyse de quelques fragmens tirés des auteurs classiques dans chacune d'elles. En s'arrêtant à détailler la formation des nombres, des tems et des personnes on se seroit engagé à composer trois ou quatre grammaires différentes.

Le choix de ces morceaux étoit indifférent pourvu qu'on les tirât d'auteurs estimés purs et corrects dans leur propre langue et qu'ils nous offrissent des noms et des inflexions utiles à remarquer. Il étoit surtout convenable à notre objet d'observer la marche qu'ont faite nos langues, leurs variations, leurs progrès, et de les ramener chacune à son origine. Cela nous prouvera en même tems que l'épureté et la perfection des langues est l'effet de l'extrême corruption des mots qu'elles ont reçus d'une langue antérieure; et que la richesse et la précision leur vient du rapprochement de la langue mère.

Les fragmens d'ouvrages Anglois seront en plus grand nombre que les Italiens, les François et les Espagnols, cette langue étant plus que les autres mêlée de différens langages ou idiomes. L'analyse qu'on en donne servira à trouver l'étymologie d'une foule de noms communs à la plupart des autres langues. C'est d'ailleurs la langue qui après la françoise est à présent la plus en vogue chez les autres nations. Cette suite de fragmens anglois sera terminée par le caractère de César qui depuis dix-huit siècles n'a jamais été rappelé plus à propos que dans ce moment.

- *) Les termes de *χειροτονια*, par exemple de psephisme de petalisme d'ostracisme, ne nous montrent ils pas quatre manière différente de donner la voix à un décret, à une loix, à une arrêté, en étendant les bras, en jetant un caillou dans une corbe, en écrivant un mot sur une feuille, ou dans la coque d'un huitre. La plus part des noms en physique, en morale, en politique, en arts liberaux ou mecanique par la seule traduction littérale nous donne une idée aussi claire de la chose que la définition la plus exacte.

La langue latine et ses filles sont bien loin d'offrir les mêmes avantages, que dans les noms pris tout entier du grec. Cependant combien de termes d'expressions, ou de phrases, qui d'abord ne semblent n'indiquer

quer qu'en gros et très superficiellement un objet, nous apprennent bien autre chose lorsqu'on les considère dans leur racine. Le nom *hostis*, qui de l'aveu de Cicéron est originairement le même nom que *hospes*, nous fait assez comprendre que chez les Romains, comme dans tous les pays et de tout temps, les étrangers et surtout les plus voisins, sont tantôt nos hôtes tantôt nos ennemis.

La nom *exercitus* ne nous donne qu'une idée générale d'une troupe de gens armés; mais si nous en cherchons l'étymologie, nous trouvons que l'esprit primitif des armées romaines devoit être celui de la défensive; parceque le nom vient du verbe *arceo*, qui signifie éloigner, écarter, repousser. Les noms latins des magistrats tant militaires que civils ne nous disent pas aussi clairement que les Grecs, quelle en étoit la nature ou l'origine; mais on en pouroit citer plusieurs dont les racines nous laissent entrevoir quel étoit l'objet primitif de leur institution et de leurs fonctions particulières. Combien de termes, de phrases, de proverbes, dans la langue françoise nous retracent les progrès de la civilisation; les usages dominants dans le moyen âge, l'esprit d'une partie de la nation tourné à l'économie rurale, de l'autre partie à la guerre, à la chasse, à la cour; et que d'erreurs s'étoient glissés dans les ouvrages géographiques sur la position d'anciennes villes, de la Gaule surtout faute des connoissances étymologiques. D'Anville en a corrigé un grand nombre, et il en auroit peut-être rectifiés d'avantage, s'il avoit encore mieux approfondi les causes de la corruption ou altération des langues.